

Des maux qui viennent du corps : cinéma du Maghreb au féminin pluriel

Autor(en): **Champenois, Jasmine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1494

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Des maux qui viennent du corps

Cinéma du Maghreb au féminin pluriel

S'il est vrai que le cinéma arabe traditionnel avait la fâcheuse tendance à peindre une image stéréotypée des femmes – épouse vertueuse ou jeune débauchée - de nouvelles productions nous parviennent du Maghreb où les rapports entre hommes et femmes sont enfin sujets à de subtils portraits. Et si l'on vous disait que ce souffle nouveau vient des femmes...

JASMINE CHAMPENOIS

Parmi elle, Yamina Bachir Chouikh est formée en Algérie à l'école des plus grands réalisateurs, tels qu'Abdelkader Lagda, Ahmed Rachedi et Mohamed Chouikh, qui devint son époux. Elle est l'auteure du film *Rachida*, histoire d'une jeune enseignante victime d'un attentat en pleine rue d'Alger et qui est contrainte de se terrer des mois durant dans un village voisin. Inspirée d'un fait divers, la réalisatrice dépeint le quotidien de violence et de peur sous l'Algérie des années 1990, écartelée entre corruption d'Etat et jeunesse terroriste. On apprend dans le parcours de cette jeune femme plus que l'histoire politique d'un pays. On découvre l'univers des femmes en observant Rachida bravant les interdits patriarcaux comme celui de sortir travailler sans voile ou encore de porter du rouge à lèvres; Bachir Chouikh s'attache aux gestes de résistance quotidienne, contre la violence aveugle et armée, mais aussi contre la violence patriarcale traditionnelle. Apeurée par cet attentat qui a failli lui coûter la vie, Rachida est soutenue par sa mère qui l'aide à reprendre peu à peu courage. Elle décide d'enseigner aux enfants du village alors que la menace terroriste est palpable à chaque coin de rue. Elle donne des signes de vie là où passe la mort et la solidarité entre ces femmes nous redonne envie de prendre espoir.

Solidarité féminine, c'est également le thème majeur d'une autre œuvre importante : *La Saison des Hommes*, de la réalisatrice tunisienne Moufida Tlati. Auteure de l'acclamé *Les Silences du Palais* (1994), son deuxième long-métrage retrace la vie des femmes de Djerba qui attendent pendant onze mois le retour de leurs maris partis travailler à Tunis. La caméra de Tlati émerveille. Elle suggère plus qu'elle ne décrit, elle caresse plus

qu'elle ne filme. L'histoire s'attache à Aïcha et à ses filles, qui retournent après 10 ans dans la maison où les épouses recluses attendaient durant toute l'année le retour des hommes. Grâce à de délicats flash-back, on suit le parcours d'Aïcha qui a épousé Saïd à 18 ans et qui attend depuis leurs nocces qu'il l'emmène avec lui et ses filles à Tunis. C'était sans compter sur la naissance de son fils Aziz, atteint d'une infirmité et symbole d'un patriarcat brisé. L'intimité et les liens s'installent entre ces femmes dans l'attente, surtout entre Aïcha et une autre épouse délaissée.

La solitude forcée est aussi le cœur du problème dans le film de la belgo-marocaine Yasmine Kassari. *L'Enfant endormi*, son premier long-métrage, raconte l'histoire d'une jeune mariée dont le mari quitte le pays pour la clandestinité au lendemain de leurs nocces. En attendant le retour improbable de son époux, Zeinab décide d'endormir l'enfant qu'elle attend de lui, selon une pratique ancestrale. Mais comme dans *La Saison des Hommes*, cet endormissement du fœtus est la métaphore de l'attente de sa vie de femme et de sa sexualité frustrée. Car si dans ces trois films, la domination masculine dans la culture traditionnelle maghrébine est effleurée, c'est avant tout de liberté de femmes dont ces trois réalisatrices nous parlent. Pas donneuses de leçon, ni revendicatrices, elles brossent à traits fins, le quotidien et l'intimité de femmes pour qui les hommes sont à la fois porteurs d'espoir et d'adversité. Aïcha espérera en vain que son mari veuille bien l'emmener vivre en ville pour la libérer du joug de sa belle-mère et lui permettre de vivre de la production de ses tapis. Mais cet obsessionnel manque des hommes a aussi pour conséquence la souffrance des femmes dans leur

corps et dans leur âme. La patience et la résignation se transforment en maux dont elles ne se plaignent pas.

Bien que reflétant des réalités différentes, ces trois films ont pour point commun de ne pas s'attarder sur des images de violences médiatisées ou encore sur d'héroïques personnages. Pudiques, les réalisatrices ont su utiliser les faits du quotidien afin de dépeindre la situation politique et économique liée à l'émigration ainsi que les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Celles-ci sortent enfin de l'ombre et c'est au tour des hommes d'être dans le hors-champ. Porteuses d'espoir, les trois protagonistes ont toute foi en un avenir meilleur, que ce soit Rachida qui croit en l'école pour sortir de la violence ou encore Aïcha dont la fille Emna poursuit son émancipation. Mais la seule à accomplir véritablement une existence individuelle sera Zeinab, en se libérant des tourments de son corps.

Trois films profondément féminins... l'adjectif surprendra mais sera compris par celles et ceux qui découvriront ces images.

Rachida, Yamina Bachir-Chouikh (Algérie/France), 2002, 93 min, prêt et achat DVD

La Saison des Hommes, Moufida Tlati (Tunisie/France), 2000, 122 min, prêt et achat DVD

L'enfant endormi, Yasmine Kassari (Maroc/Belgique), 2004, 110 min, en salles